

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Voyage pittoresque sur les bords du Rhin**

**Texier, Edmond**

**Paris, 1858**

Chapitre XII

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

## CHAPITRE XII.

Un pays des contes de fées. — Rivalité de Bade et de Wiesbaden. — La politique des restaurateurs. — Les jolies filles du Nassau. — Une revue. — Wiesbaden. — Le Cursall. — Le jardin. — Les sources. — Le palais ducal. — Éginhard et Emma. — Les environs de Wiesbaden. — Le vin de Néron. — La Platte. — Le Geisberg. — Un collège de culture. — Le brigand du Rhin. — Biebrich.

Le duché de Nassau ressemble tout à fait à un pays des contes de fées : tout y est peigné, attifé, cravaté; dans les villages, comme dans les villes, ce ne sont que maisons peintes en rose, rues alignées comme des soldats prussiens, routes sablées et ratissées, arbres taillés et frisés à la dernière mode; la nature tout entière semble fraîchement rasée comme un jeune marié de ce matin. On est tenté de chercher à l'horizon ces montagnes de nougat et ces collines de sucre candi dont parle Fénelon dans les descriptions qu'il fait de l'île des Plaisirs. Le prince Adolphe, que ne préoccupe ni la question d'Orient, ni toute autre question européenne, ne songe qu'à embellir son duché, qu'à l'orner et à le parer. Il y a rivalité sous ce rapport entre le duc de Nassau et le grand-duc de Bade. C'est entre ces deux potentats une perpétuelle émulation de festons et d'astragales. Le duc Adolphe apprend-il que son voisin de Bade vient de faire bâtir une station de chemin de fer en forme de chalet suisse, vite il répond par une station dans le style chinois. Bade a la *Conversation*, mais Wiesbaden a le *Cursall*. La première de ces deux villes cite avec orgueil la jolie promenade de Lichental, mais la seconde répond par la promenade de Biebrich, qu'arrose le Rhin. C'est à qui fera le plus de frais pour les étrangers, à qui attirera le

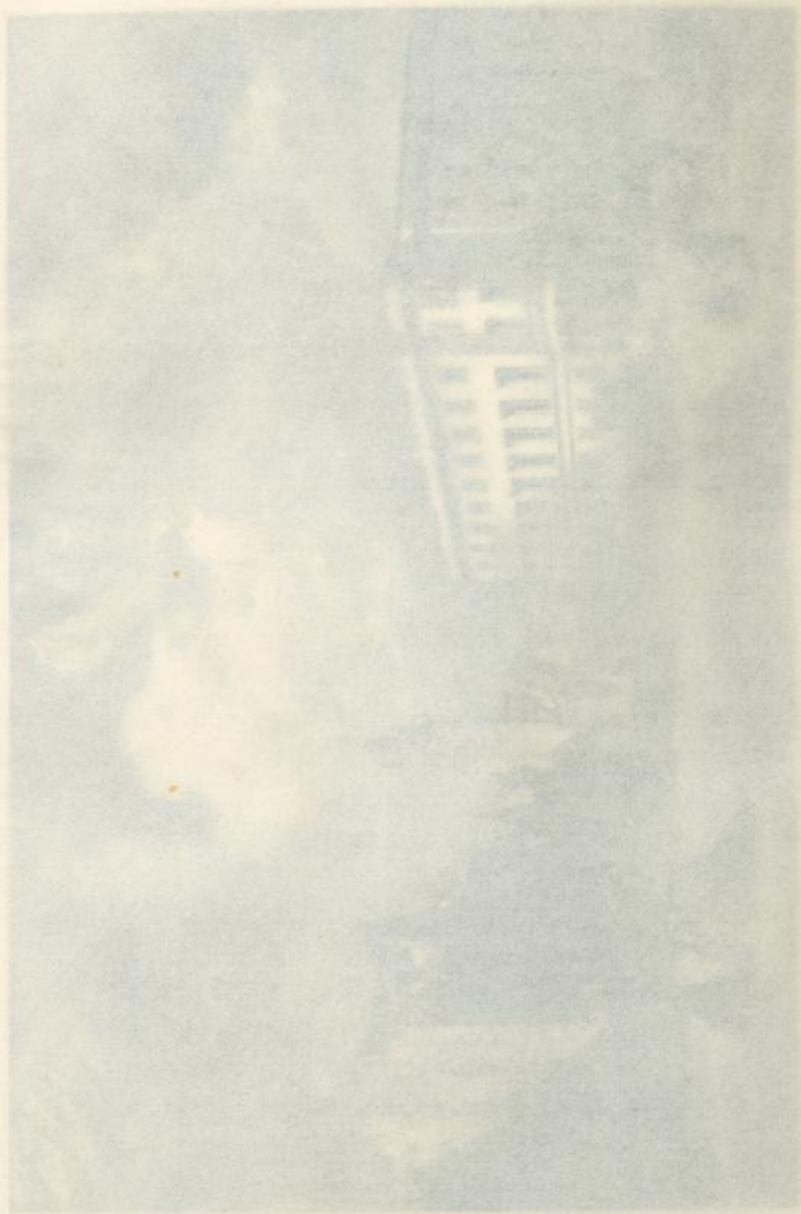


H. Schmitt del. et sc.

WIESBADEN.







plus de monde dans son caravansérail. Quand le comte de Chambord était à Wiesbaden en 1850, je demandai à un personnage de cette capitale s'il ne craignait pas que le pèlerinage provoqué par la présence du prétendant ne compromit le duc de Nassau auprès du gouvernement français. « Nous ne sommes pas des hommes politiques, me répondit ce spirituel fonctionnaire, nous sommes des restaurateurs. » Cependant Wiesbaden et Bade, malgré la concurrence qu'elles se font sous le rapport de la toilette, ont une physionomie bien différente. On retrouve à Bade tout le boulevard des Italiens, les femmes vaporeuses avec lesquelles on a valsé l'hiver dernier et les jeunes gens contre lesquels on a parié à la dernière partie d'écarté. La promenade de Lichental est une sorte de Longchamp transporté à la frontière. A Bade, on joue beaucoup et on ne se baigne absolument pas. A Wiesbaden, au contraire, on joue assez peu et on boit énormément d'eau chaude. On ne fait que passer à Bade, mais on reste toute une saison à Wiesbaden. Il y a même un assez grand nombre de familles anglaises et françaises qui demeurent pendant toute l'année dans cette dernière ville. Bade est le salon d'été de Paris; Wiesbaden est surtout fréquenté par les Allemands.

J'arrivai à Wiesbaden le jour anniversaire de la fête du duc Adolphe IV. Le tambour battait dans cette petite ville, ordinairement si calme. Les routes de Biebrich, de Schwalbach, de Schlangenbden étaient encombrées de paysans et de paysannes accourus pour assister à la revue. Les femmes de la campagne ont un costume pittoresque : jupe noire à grands plis, corsage très-échancré avec manches de chemise demi-longues, mitaines en filet noir; le corsage et la jupe sont brodés d'arabesques dorés; les jeunes filles portent les cheveux relevés par devant et en chignon par derrière; elles se coiffent d'un serre-tête en filet qui sied admirablement. Presque toutes sont jolies, quelques-unes sont belles. Je remerciai intérieurement le duc de Nassau, dont la fête amenait ce jour-là à Wiesbaden tous les exemplaires de la principauté.

Le duc Adolphe se tenait à cheval devant la colonnade du Cursall,

occupé à passer en revue une partie de son armée. Il y avait bien là de sept à huit cents hommes, sans compter l'état-major ; six compagnies d'infanterie et deux batteries d'artillerie. Les officiers de l'infanterie sont à cheval, ce qui leur permet de n'être pas confondus avec les simples soldats. Après la revue, le défilé commence ; chaque compagnie passe l'arme au bras ; les deux batteries d'artillerie viennent les dernières. Je croyais naïvement qu'après l'artillerie, il ne me restait plus rien à voir ; mais je n'étais pas au bout du spectacle. Je vis revenir mes fantassins de tout à l'heure ; seulement, cette fois-ci, ils présentaient les armes en passant. Cinq minutes après, ils revenaient encore et défilaient gravement, comme s'ils n'avaient pas déjà défilé deux ou trois fois. Cette parade dura une grande heure et demie, le duc de Nassau ne se lassant point de saluer chaque compagnie et chaque compagnie ne se lassant pas de défiler, si bien que si le duc l'eût absolument exigé, cet interminable défilé durerait encore à l'heure qu'il est. A l'aide de cet ingénieux procédé, qu'on emploie également dans la principauté du Cirque-Olympique, le duc de Nassau peut se donner sans trop d'efforts la flatteuse illusion d'une armée de soixante mille hommes.

Le duché de Nassau, un des États de la Confédération germanique, est enclavé dans la province rhénane de Prusse et le grand-duché de Hesse-Darmstadt. Il a une superficie de quatre cent cinquante-cinq mille hectares et une population de quatre cent vingt-cinq mille habitants. Il occupe dans la diète la treizième place, et il doit à la Confédération huit mille soldats et six canons. La représentation nationale se compose de deux chambres, le *Banc des Seigneurs*, comprenant les membres de la famille régnante, les chefs des principales familles seigneuriales et six députés élus par la noblesse, et de la *Chambre des Députés*, formée de vingt-deux membres élus pour sept années par la bourgeoisie. Le duché de Nassau est, comme on voit, un État constitutionnel ou peu s'en faut.

Wiesbaden se présente tout d'abord comme une ville née d'hier, et en effet, si l'intérieur de la ville compte encore quelques rues



étroites et tortueuses, ses boulevards extérieurs, Friedrichstrasse, Taurusstrasse, Wilhelmstrasse, etc., etc., sont bordés d'élégantes maisons peintes à l'huile et d'une propreté toute hollandaise. Au bout de Wilhelmstrasse est le Cursall, au milieu d'une jolie pelouse bordée de chaque côté d'une allée d'arbres. Le Cursall n'est pas un monument très-remarquable, mais on devine tout de suite sa destination. Le milieu du bâtiment est occupé par le grand salon, orné de colonnes de marbre de Limburg, de bustes et de statues. Ce salon, richement meublé, sert tantôt de salle de jeu (roulette et trente et quarante), tantôt de salle à manger, tantôt de salle de bal ; à droite sont les cabinets de lecture, des salles de bal moins grandes et des salles de jeu. Il y a là, comme dans tous les casinos allemands, *une restauration*. Quand le temps est beau, on se fait servir à déjeuner ou à dîner dans le jardin, sous les arbres, en face d'une belle pièce d'eau. Une centaine de tables sont dressées ; ceux-ci prennent des glaces, ceux-là du café, et pendant ce temps la musique joue des valse, des contredanses ou des ouvertures. Un des grands plaisirs des promeneurs est de jeter du pain aux carpes de la pièce d'eau ; ces carpes, qui ne sont pas tout à fait aussi colossales que celles de Fontainebleau, ont la même voracité. On a élevé sur la pièce d'eau un joli kiosque, d'où l'on découvre une vue étendue ; à gauche, on aperçoit le palais et les jardins de la duchesse douairière de Nassau.

Ce jardin du Cursall est très-bien dessiné et remarquablement entretenu. Il s'étend au loin, et l'on peut y trouver la plus complète solitude. Il a, dans certaines parties, un aspect agreste qui repose l'esprit. On vient oublier là les agitations qui existent dans les villes d'eau comme dans les capitales.

Après le Cursall, les étrangers vont visiter le Kochbrunnen.

Au delà d'une petite place plantée d'arbres, entre le Römerbad et l'hôtel de l'Europe, jaillit le Kochbrunnen, celle des dix-huit sources de Wiesbaden, qui est la plus riche en principes salins et la plus abondante, et la seule aussi qui soit publique. Elle s'échappe d'une double coquille de fonte, dans une sorte de petit bassin qu'entoure

un pavillon découvert et bouillonne comme de l'eau en ébullition. Toutefois, bien qu'on l'appelle bouillante, elle n'a qu'une température de 56 degrés Réaumur. De ce bassin, des tuyaux la conduisent aux différents hôtels qui ont des établissements de bains. L'eau est claire, limpide, ne répand qu'une légère odeur, mais elle a un goût peu agréable. Quelqu'un a dit qu'elle ressemble à du mauvais bouillon de poulet. On la boit aussi chaude que possible, chaque matin, entre six et huit heures, en ayant soin de se promener un quart d'heure entre chaque verre absorbé. Toutefois, ce sont les bains qui, à Wiesbaden, constituent la partie essentielle du traitement.

« Énumérer les affections que guérissent les eaux de Wiesbaden, dit un auteur allemand, ce serait copier la liste presque entière des maladies auxquelles notre misérable nature est soumise. A en croire les habitants de Wiesbaden, elles sont bonnes pour la peau, pour l'estomac, pour les femmes de toutes les formes et de tous les âges, pour les hommes de toutes les espèces et de toutes les conditions, pour les vieillards qui s'en vont de ce monde, et pour les enfants que leurs tendres parents désirent ardemment d'y voir entrer, pour les maux de tête, pour la goutte, etc. Il est beaucoup plus facile de constater quelles sont les maladies qu'elles aggravent au lieu de les guérir. Ainsi elles ne conviennent pas aux individus disposés aux inflammations et aux fièvres, et elles tuent ceux qui sont atteints de consommation. »

On voit donc par ce qui précède qu'il ne faut pas céder trop facilement aux prescriptions des habitants de Wiesbaden, lesquels ont pour leurs eaux un tel enthousiasme, qu'ils les proposent aux étrangers pour toutes les maladies. En somme, les eaux sont surtout recommandées pour la guérison des rhumatismes et de la goutte.

On doit bien supposer que Wiesbaden n'étaie pas un très-grand luxe de monuments. Le duc de Nassau s'est fait bâtir, il y a une quinzaine d'années, un palais aux tons roses, qui passerait pour un petit hôtel aux Champs-Élysées. On voit aussi le Schloësschen, autre palais qui renferme quelques curiosités : d'abord une assez grande

bibliothèque, où l'on remarque de précieux manuscrits, entre autres les Visions de sainte Hildegarde, ornées de miniatures du douzième siècle; un manuscrit de sainte Élisabeth de Schoenau, et un musée d'antiquités romaines et du moyen âge. Vous verrez là un bas-relief déterré tout récemment et qui représente le dieu Mythra, lequel est coiffé du bonnet phrygien et sacrifie un bœuf abattu. Dans le musée de peinture, quelques belles toiles de la vieille école allemande : une Sainte Famille par Albert Dürer, les Saintes Femmes par Rogier Van der Weyde. Il y a aussi quelques tableaux assez remarquables de l'école allemande moderne, et parmi ceux de l'école italienne, on remarquera le Saint Chrysostôme et la Sainte Cécile du Dominiquin, une Sainte Famille attribuée à Corrège, et une très-vigoureuse esquisse de Jules Romain.

La cour du duc de Nassau, qui jouit d'un revenu considérable, est montée comme celle d'un roi de l'Europe. Il y a un grand veneur, un grand chambellan, un grand écuyer, un grand maréchal du palais, un maréchal, vingt-sept chambellans et dix gentilshommes de la chambre. La vie du duc de Nassau se partage entre Wiesbaden et Biebrich, dont je parlerai tout à l'heure.

Dans le duché de Nassau, comme à Mayence, comme à Francfort, c'est toujours le souvenir de Charlemagne qui domine. Le vieux géant du Rhin est toujours présent sur les bords du fleuve. Voici une aimable histoire qui s'est conservée dans les conversations du soir, dans les merveilleux récits des habitants de ce joli petit coin de l'Allemagne.

Parmi les enfants que Charlemagne avait eus de ses épouses, aucun n'avait su mieux captiver ses faveurs que sa fille cadette Emma. Ce qui la rendait surtout digne de la prédilection paternelle, ce furent non-seulement sa beauté distinguée et son éminent esprit, mais encore ses grâces enfantines et son caractère doux et séduisant. L'empereur, cherchant dans le cercle intime de sa famille des distractions après les soucis incessants du gouvernement, avait l'habitude de n'appeler cette enfant que du doux nom d'Imme (Abeille).

Le monarque réunissait presque tous les jours ses conseillers au palais d'Ingelheim, pour y traiter les affaires de son grand empire. Il n'honorait de sa confiance que des hommes sages et éprouvés, qui tous jouissaient de sa parfaite estime. Quelques-uns d'entre eux s'étaient acquis l'affection du prince au point qu'ils durent habiter avec lui le palais ; compagnons et commensaux inséparables, on pouvait les nommer à juste titre les amis de l'empereur. Ses amis toutefois, Charles ne les choisissait que parmi des gens avancés en âge, auxquels il supposait des lumières plus épurées et un jugement plus sain et plus sévère dans les affaires d'État. Cependant l'empereur fit une seule exception. Le jeune Éginhard, qui se distinguait par des connaissances et des talents extraordinaires, fut de bonne heure non-seulement admis au conseil, mais élu secrétaire de l'empereur. Élevé à la cour, Éginhard s'en était approprié le ton et les manières ; les dames lui témoignaient une préférence marquée, et plus d'une d'entre elles cachait avec peine l'impression favorable qu'il lui avait laissée. Aucune cependant ne portait au jeune homme une affection plus vraie qu'Emma, la fille même de l'empereur. Le secrétaire et compagnon inséparable de son maître, passant quelquefois des journées entières auprès d'Emma, ne pouvait manquer de s'apercevoir bientôt que la noble vierge l'honorait d'une distinction toute particulière basée sur une inclination véritable. Comment Éginhard aurait-il pu rester indifférent après une telle découverte ? comment aurait-il pu, par la froideur, répondre à l'amour de la belle Emma ? Il combattit d'abord avec force sa passion naissante, se rappelant son devoir de fidélité envers son seigneur ; mais ce fut l'empereur même qui rendit plus difficile au jeune homme le combat du devoir en le chargeant d'enseigner la musique à sa fille. Les deux amants, étant dès lors plus souvent en présence l'un de l'autre, ne pouvaient manquer de se faire insensiblement des aveux réciproques. Le serment d'une fidélité éternelle vint enfin sceller l'alliance des deux cœurs.

Le voile du mystère couvrit pendant longtemps leur tranquille bonheur, que nul indiscret n'eut occasion d'épier ni de trahir. Non

contents d'être ensemble pendant les heures de la journée, ils voulurent encore n'être pas séparés pendant la nuit. Éginhard finit par se glisser toutes les nuits de l'aile qu'il habitait au château dans l'appartement d'Emma, où il passait auprès de sa bien-aimée les moments les plus délicieux.

Le printemps avait été le témoin de leurs premiers aveux, les belles nuits d'été s'étaient enfuies trop rapides pour les amants. A l'été succédèrent l'automne et les frimas d'hiver, et les amants fortunés furent aveuglés au point de se réjouir de l'approche des longues nuits obscures qui devaient allonger et embellir leurs tendres rendez-vous.

Réuni dans sa retraite habituelle, le couple heureux avait passé en charmantes causeries une nuit d'hiver rigoureuse, et le sablier indiquait à Éginhard qu'il était plus que temps de rentrer chez lui. Son amante l'accompagna pour lui ouvrir doucement la porte de la cour et la refermer sur lui; mais qui dépeindra leur frayeur lorsqu'ils virent toute la cour couverte d'une couche de neige? Le pied d'Éginhard ne pouvait se hasarder sur ce léger duvet sans y laisser les traces accusatrices de ses pas; pour rien au monde il n'aurait voulu exposer la bonne réputation de sa bien-aimée et encourir la colère du roi. Emma reprit courage la première, disant tout bas : « Je ne sais qu'un moyen de nous tirer d'embarras, mais il me paraît infaillible. Mets-toi sur mes épaules, cher ami, je te porterai chez toi; on ne verra que des pas de femme et on n'aura aucun soupçon. — Belle ruse de femme! dit Éginhard en souriant; il est fâcheux que les forces te manquent pour l'accomplir. » Et, craignant que la jeune fille ne succombât sous le fardeau, il refusa d'abord d'accepter la proposition. Cependant les instances d'Emma et l'impossibilité de la mettre, de toute autre manière, à l'abri du soupçon l'emportèrent bientôt sur les scrupules de sa tendresse, et il se laissa porter par Emma au delà de la cour jusque chez lui.

Hélas! le malheur voulut que cette expédition nocturne, éclairée par la lune, fût découverte. Extraordinairement agité de soins et de

soucis, ainsi que cela doit souvent arriver au chef d'un vaste empire, Charlemagne attendait vainement cette nuit-là le sommeil tant désiré. Inquiet comme il était, il se leva de sa couche, se rendit dans une chambre attendant à la sienne et où se trouvait un balcon donnant sur la cour. De là il vit passer une femme portant un homme par-dessus la neige, et, poussé par la curiosité, il s'approcha du balcon. Quel fut son étonnement en reconnaissant Emma et Éginhard ! Charlemagne eut grand'peine à maîtriser les mouvements violents qui s'emparèrent de lui à cette vue ; il se retira cependant dans sa chambre aussi inaperçu qu'il en était sorti.

Le lendemain, il convoqua son conseil. Éginhard aussi s'y était rendu. Le monarque soumit à leur délibération la question suivante : « Que mérite une fille royale qui, nuitamment et en cachette, a reçu chez elle son amant ? » Les conseillers réfléchirent un instant, puis décidèrent qu'affaires d'amour réclamaient pardon. Charles n'y répliqua mot, mais demanda : « Et que mérite un simple gentilhomme qui entretient avec la fille de son roi des amours clandestins et qui se glisse la nuit auprès d'elle ? » Et les conseillers furent de nouveau unanimes à déclarer qu'il méritait l'indulgence, toutefois à l'exception du plus jeune d'entre eux, et ce fut Éginhard, qui était resté muet et pâle jusqu'à cet instant, et qui dit d'une voix forte et énergique : « Il mérite la mort ! » Surpris de cette dernière sentence, l'empereur s'approcha de lui et dit : « La mort serait peine trop sévère ; mais l'exil convient à un criminel de cette espèce, ainsi qu'à la fille oublieuse de ses devoirs. Qu'elle vive dépouillée de son rang, loin des siens, sur une terre étrangère, avec l'objet de sa passion. »

Les premiers rayons du soleil levant coloraient à peine le ciel le lendemain de ce jour, que l'on vit deux pèlerins s'acheminer sur la route de Mayence. De là ils passèrent sur la rive opposée ; puis, abandonnant la grande route, ils s'enfoncèrent dans l'épaisseur de la forêt. Vers le soir, lorsque, fatigués d'une course pénible, ils cherchaient un gîte pour la nuit, ils rencontrèrent une cabane de charbonnier, dans laquelle ils furent reçus avec hospitalité. Le lende-

main, s'étant aventurés beaucoup plus loin, ils parvinrent à une clairière du bois, d'où l'on jouissait d'une vue délicieuse. Ce point les charma tous deux. Une source jaillissait de la terre en cet endroit, et des prairies richement émaillées s'étendaient jusqu'aux rives d'un fleuve voisin. Les amants prirent là un moment de repos; là ils commencèrent à se délivrer de l'angoisse qui les avait tenus enchaînés depuis le moment de leur expulsion; enfin ils revinrent tout à fait à eux-mêmes. Au milieu de leurs douloureuses expansions, ils s'accusèrent d'avoir mérité leur triste sort, et jurèrent de se faire oublier mutuellement l'amertume de leur destinée par un redoublement de tendresse. Ils résolurent de se fixer dans cette charmante vallée et de s'y bâtir une cabane. Des bergers de ces environs cédèrent à Éginhard des vaches, des brebis et tous les ustensiles nécessaires à un ménage rustique en échange de quelques bijoux qu'il avait pris avec lui. Il se construisit une cabane vaste et commode; l'amour assaisonnait leurs repas simples, et ils ne regrettèrent aucune des splendeurs qui les avaient environnés à la cour. Six années s'écoulèrent rapides dans cette retraite, et leur bonheur fut encore augmenté par la naissance de deux fils qui venaient à merveille.

Charlemagne ressentait tous les jours davantage la perte de sa fille chérie; ses cheveux blanchissaient, ses joues se creusaient, et la tristesse de son regard disait assez qu'il n'était pas heureux. Il ne se plaisait plus dans le cercle de sa famille, alors même que les affaires de l'État ne réclamaient pas tout son temps; il s'éloignait de préférence de son château pour parcourir avec sa suite les forêts riches en gibier. La chasse convenait le mieux à la disposition de son esprit.

Un jour, il entreprit une chasse lointaine dans les forêts. En poursuivant un superbe cerf, il se perdit et s'aperçut trop tard qu'aucun de ses compagnons de chasse ne lui était resté. Il fit retentir son cor, mais aucune réponse ne se fit entendre; mécontent de s'être ainsi égaré, il mit pied à terre et s'étendit dans un endroit ombragé. Pendant qu'il réfléchissait à la direction qu'il devait prendre pour re-

joindre ses compagnons, un joyeux petit garçon, attiré par le son du cor, sortit du bois et considéra avec une admiration enfantine et l'étranger et son magnifique coursier. Charles, content de voir un être humain, appela à lui cet enfant qu'il rendit bientôt familier par ses caresses. Le petit se mit à jouer avec les armes brillantes de l'empereur, lui raconta que son père et sa mère demeuraient non loin de là, et s'offrit à lui indiquer le chemin de leur habitation. Désireux de connaître les habitants de ce désert, lesquels, à en juger d'après les manières de l'enfant, ne devaient pas être sans éducation, l'empereur le suivit et se trouva bientôt devant une cabane gentille et propre, dans laquelle une femme belle et jeune préparait le souper. Emma, — c'était elle, — reçut l'étranger avec aménité et lui offrit pour la nuit un gîte tel que son humble toit pouvait le donner. Elle lui dit ensuite que son mari était à la chasse, qu'il reviendrait bientôt et qu'il serait charmé de partager son souper avec un noble chevalier. Charles ne pouvait détacher ses yeux de cette femme charmante qu'il ne reconnut pas d'abord. Il se trouvait néanmoins attiré vers elle par une attraction irrésistible ; et il allait demander comment elle avait établi sa demeure dans une retraite aussi écartée du reste du monde, lorsque son époux rentra. Celui-ci salua de tout cœur et de franche amitié cet hôte inattendu. Par un hasard singulier, ce jeune homme avait dans ses dehors des traits si remarquables que Charles eut peine à cacher sa surprise. On se mit enfin à table, et l'hôtesse servit après une soupe frugale un plat de chevreuil. A peine le monarque en eut-il goûté qu'il s'écria, vaincu par un souvenir douloureux : « Hélas ! ma chère Emma avait l'habitude de me préparer ce plat, lorsqu'elle était encore auprès de moi et qu'elle faisait les délices de ma vie ! » A ces paroles, Emma et Éginhard se levèrent de leur siège et regardèrent fixement leur hôte. Emma s'écria, comme s'éveillant d'un songe : « Oui, c'est mon père ! » et se précipitant à ses pieds en sanglotant : « Ta fille, ton Emma est devant toi ! c'est elle qui s'est réfugiée ici, qui, loin du fracas du monde, passe sa vie ici avec son bien-aimé, et qui bénit l'instant qui lui procure le bonheur de voir une fois encore l'au-



teur de ses jours. » Éginhard s'empresse également de se prosterner devant l'empereur et d'implorer son pardon. Un long silence s'établit ; on vit sur les traits de l'empereur le combat qu'il se livrait intérieurement, puis il y eut une scène d'amour et de tendresse filiale interrompue par des embrassements sans nombre. Le ressentiment du père rigoureux ne tint pas contre les larmes de joie de son Emma. Il accorda un entier pardon à sa fille et à Éginhard, et passa dans cette humble cabane des heures plus fortunées qu'il n'en avait jamais passé au milieu de sa cour éclatante.

Les compagnons de chasse de l'empereur avaient battu la forêt toute la nuit, et étaient pleins d'inquiétude sur le sort de leur maître. Vers le matin ils arrivèrent seulement dans le voisinage de la vallée qui recélait les trois heureux. Les sons du cor, que les chasseurs firent retentir à tout instant trouvèrent enfin un écho désiré, et bientôt toute la suite de l'empereur se trouva devant la cabane.

Le monarque en sortit tenant d'une main Emma et de l'autre Éginhard, les deux enfants sautillaient autour d'eux. « Voyez donc, » dit-il, « tandis que vous me cherchez, j'ai fait une chasse précieuse. J'ai retrouvé dans ce désert ma fille, que j'ai repoussée, et un ami dont je me suis privé depuis six ans. Ce sont mes enfants ; ils ne se sépareront plus dorénavant de leur père. Hâtons-nous de retourner à Ingelheim, et fêtons-y le bonheur de nous être retrouvés, célébrons en outre une alliance que je bénis déjà.

« Éginhard, mon gendre, sera dès à présent, comme autrefois, mon conseiller ; mais aux lieux où mon Imme a passé d'aussi heureux jours et où j'ai joui du bonheur de la revoir, je veux qu'elle fasse bâtir un couvent du nom de Séligenstadt » (lieu bienheureux).

Ainsi fut-il fait, et, à l'endroit où le couvent fut bâti, s'éleva peu à peu une ville du même nom que le couvent et qui existe encore de nos jours sur les bords du Mein. On y montre encore, dans l'église, le tombeau des deux époux renfermés dans un même cercueil. Le grand-duc de Hesse fit présent de ce cercueil au comte d'Esbach qui est, suivant une opinion accréditée, un des descendants d'Éginhard.

Les environs de Wiesbaden sont délicieux, quoique beaucoup moins pittoresques que ceux de Baden. Sur la grande place et devant le Cursall, les chevaux, les ânes, les voitures à la journée ou à la demi-journée emportent à chaque instant les touristes dans toutes les directions, vers le château ruiné de Sonnenberg, vers la chapelle de Rambach, vers le mausolée d'où l'on découvre toute la belle vallée qui s'étend jusqu'au Rhin, vers le Neroberg, colline où existent encore les débris d'une ancienne construction romaine qui, selon la tradition, aurait été un château de Néron; la vallée qui y conduit se nomme le Nérothal, et le vin qu'on y récolte porte le nom de Néron. Il n'est pas mauvais, et, par un beau soleil, on est trop heureux de trouver, dans un frais restaurant qui se trouve là, un verre de vin de Néron.

La Platte est le rendez-vous général des touristes dont le quartier général est à Wiesbaden. C'est un fort agréable château de chasse, bâti sur une montagne d'où l'on a une vue superbe. Quand le duc de Nassau n'y réside pas, on peut visiter l'intérieur de ce château, dont tous les meubles sont en bois de cerf ou de daim. Un peu plus loin est la montagne du *Trompeter*, ainsi nommée parce qu'un trompette de l'électeur de Mayence, surpris par des voleurs, leur demanda la permission de jouer, avant d'être mis à mort, un dernier air de trompette. Ce qui lui fut accordé.

Un des points le plus visité est le Geisberg, où s'élève un collège de culture dont les plantations occupent presque toute l'étendue de la hauteur. C'est un grand parc qui réunit l'agréable à l'utile. Ici croissent ou mûrissent diverses espèces de plantes ou de fruits dont on cherche à introduire la culture dans le pays. Plus loin poussent d'innombrables quantités de vignes et de houblons. Sur le haut de la montagne se trouve une aire destinée à l'essai des céréales. Douze champs d'égale grandeur sont réservés à la culture triennale des plantations et des semences. Puis vient la culture britannique, alternative en six champs; puis celle de l'Alsace, depuis longtemps en usage, à deux champs, et pour laquelle on n'engraisse que tous les

quatre ans la terre. Le Holstein et le Mecklimbourg sont aussi représentés dans cette mosaïque. Telle est la pépinière de leçons, d'exemples et de produits où les agriculteurs de toute la Germanie moderne accourent puiser les moyens d'embellir encore les bords du Rhin par l'art qu'ils ajoutent à la nature. Nul spectacle ne fait mieux sentir la beauté du rôle pacifique auquel est définitivement appelé le Nassau.

Nous ne nous éloignerons pas de Mayence, dont on aperçoit de Wiesbaden les dômes et les toits aigus, sans parler d'un personnage qui joua un grand rôle au moyen âge : le brigand du Rhin.

« Tous les grands fleuves, dit M. André Delrieu, furent illustrés par un brigand célèbre. Quelques-uns même ont compté plus d'un bandit parmi leurs dieux protecteurs. Zisen poétise encore les bords du Danube et de la Moldau ; les Phanségars sont tapis sur les deux rives du Gange ; José Maria personnifie les mœurs extra-sociales du Tage et de l'Èbre ; parler du Tibre, c'est voir les Transtévérins aux prises avec les Pontificaux ; parler du Nil ou du Borysthène, c'est voir le Bédouin ou le Tartare foulant sous leurs chevaux la garantie du passe-port et de la religion de la caravane. Le Rhin ne pouvait en conscience rester au-dessous de tant de glorieux forfaits et de charmants scélérats. Il eût manqué d'ailleurs au caractère encyclique de son destin, qui est de circuler autour de tout ce qui retentit en Europe, depuis le cri déchirant de l'assassinat jusqu'aux chansons pacifiques de la vendange.

« Ce fut par un froid d'automne très-rigoureux, en novembre 1803, que Shinderhannes, *le brigand du Rhin*, bandit redouté du Hundsrück, traversa la ville de Mayence au milieu d'une foule innombrable accourue des deux rives du fleuve, depuis Francfort jusqu'à Coblenz, pour se rendre de sa prison à ce palais électoral que vous mesurez là-bas du regard au clair de lune, et dont la grande salle allait servir de théâtre au dénouement du conte fantastique de sa vie. Shinderhannes marchait entre son père, sa femme et son enfant ; quatre-vingts malfaiteurs de sa troupe le suivaient au tribunal im-

provisé dans la résidence de l'électeur en fuite, pour y être défendus en mauvais français par un avocat exotique, jugés d'après les lois républicaines, et condamnés au supplice imposé par la victoire, à la guillotine.

« A coup sûr ce devait être un curieux spectacle que cette figure noble, élégante, chevelue, aux yeux vifs et doux, aux galantes manières de gentilhomme, où les jeunes filles de l'Eifel et du Lausberg lisaient encore avec un mélange de terreur et de volupté tant de meurtres, d'amours et même d'aumônes ; cet homme jeune et blond s'avancant à la tête de son escorte de gendarmes avec une spirituelle bonhomie, donnant le bras à sa femme et la main à son enfant, souriant aux dames qui pleuraient en agitant des mouchoirs, n'ayant jamais exercé plus d'empire sur l'esprit superstitieux des populations qu'au moment où six années d'une lutte sociale et terrible contre les nationaux et contre l'étranger allaient s'éteindre brusquement dans le panier de l'échafaud.

« L'association des brigands du Rhin avait été en partie le résultat des guerres entreprises par les Français pour l'occupation de la Hollande, de la Belgique et des États qui forment aujourd'hui les grands-duchés du Bas-Rhin et de Hesse. Fondée d'abord par une famille israélite de Windschoot, près de Groningue, en Hollande, elle compta successivement parmi ses plus illustres chefs Moïse, Abraham, Picard, Jik-Jak, Bosbek, Mersen, Brevelt, Laghetto, Fetzer, Pierre le Noir, et enfin Shinderhannes, le dernier et le plus illustre de tous. A sa mort, les bandits disparurent ; on n'entendit plus parler ni de juif étranglé, ni de châtelain rançonné, ni de villes emportées d'assaut ; les paysans du Taunus descendirent à Wiesbaden et à Francfort pour vendre sans danger leurs œufs aux habitants de la *Bergstrasse*, et le noble Rhin n'ouvrit plus ses flots aux cadavres mystérieux qu'on y précipitait dans l'hiver des sommets de Lorch et de Falkenburg.

« La bande de voleurs comptait en apparence moins de membres qu'elle n'en pouvait réellement jeter en campagne. Mais où se tenaient ces nombreux bandits qui répandaient la terreur dans la

contrée, qui ouvraient contre les villes un feu qu'on entendait d'une moitié de la province, qui les enlevaient d'assaut et forçaient les habitants, sous la pointe du sabre, à donner rançon? Ils étaient habilement, mystérieusement disséminés sur la surface du pays; ils demeuraient non pas un à un, mais par groupes, non par groupes, mais par familles, dans des fermes isolées, dans de mauvaises hôtelleries, à l'entrée des faubourgs, sous le canon des forteresses. Les chefs étaient l'âme, ceux-ci étaient les membres de l'association, le grand peuple de la bande, cantonnés dans des domiciles bourgeois, travaillant à leurs métiers d'honnête homme, mais prêts à quitter, sur un signal convenu, leurs femmes et leurs enfants, pour suivre leurs capitaines jusqu'à la mort. C'étaient les *apprentis*, liés à la bande par les plus terribles serments, prévenus qu'un poignard invisible était suspendu sur la tête du parjure. Un de ces apprentis, tombé au pouvoir de la police et jeté au cachot, révéla, dans les angoisses de la peur, le rendez-vous de son chef, le fameux Picard. La nuit suivante, il entend prononcer son nom à demi-voix; un bras était passé entre les barreaux de sa fenêtre. « Qui es-tu? demanda le voleur. — Ton maître... Picard. J'ai hasardé ma vie, comme c'était mon devoir, pour te rendre la liberté. » En quelques minutes, les fers du prisonnier sont limés et un des barreaux détaché de la fenêtre. Le prisonnier suit son guide. Le voilà sauvé. La bande les attendait tous deux dans la forêt, rangée en demi-cercle, silencieuse et sous les armes. « *Ichleicher!* traître! dit le chef en se retournant tout à coup vers le prisonnier, crois-tu qu'on ignore tes révélations perfides? Il faut mourir. — Grâce! grâce! s'écriait le malheureux en sentant le canon du pistolet sur son oreille; que je meure, mais que ce soit devant l'ennemi! — Non, non, répondit Picard avec plus de calme, tu ne mérites pas la mort des braves. Qu'en pensez-vous? ajoute le chef en prenant l'opinion de la bande. — Non! dit le lieutenant d'une voix sourde... » Et ce *non* fut répété comme un écho dans les rangs des voleurs. Picard lâcha la détente.

« Les apprentis ne pouvaient se réunir plus de quatre ensemble

dans la vie ordinaire. En cas d'infraction à cette règle, un coup d'œil sévère du chef les renvoyait chez eux. Par la même politique, on employait les hommes dans un pays éloigné de leur domicile. Ce n'était pas chose rare pour les habitants du Nassau d'être visités par les bandits de la Meuse-Inférieure, ou pour ceux du Weser et de l'Elbe de faire connaissance avec les voleurs du Rhin. Une expédition importante n'avait jamais lieu sans l'avis des espions juifs, nommés baldevers dans la langue des bandits. Ces baldevers imposaient toujours des conditions aux chefs avant de signaler un butin; et comme les juifs, pour justifier leurs conditions parfois exorbitantes, se laissaient entraîner au mensonge par cupidité, il n'était pas rare que le sang de l'espion payât la mauvaise humeur du bandit désappointé. Le baldever jouait aussi le rôle de scherfendspeiler ou recéleur. Mais le caractère des expéditions justifiait ces personnages accessoires.

« Les divers membres de l'association, généralement convoqués par un messenger confidentiel, ou peut-être par le chef en personne, partaient pour le rendez-vous, quelquefois isolément, quelquefois deux à deux, jamais plus de trois. Chacun voyageait selon ses habitudes et selon son rang dans le monde; quelques-uns à cheval, quelques-uns en voiture, d'autres à pied; il y en avait aussi qui conduisaient les charrettes destinées au transport du butin. Comme la route était ordinairement longue et auprès de ravins et de forêts, une première halte se trouvait désignée dans un endroit suffisamment connu de tous, où chaque groupe successif cherchait des yeux les kochemeresincks, c'est-à-dire les signes indicateurs préparés par les chefs. Ces signes, placés à l'entre-croisement de plusieurs routes, consistaient le plus souvent en une ligne tracée sur le chemin qu'il fallait prendre, et chacun en passant la coupait par une ligne plus courte; de sorte que les voleurs non-seulement recevaient la direction définitive du rendez-vous, mais encore apprenaient le nombre des amis qui les avaient déjà précédés. Quand plus de précautions semblaient indispensables, on jetait comme par ha-

sard sur le chemin une branche d'arbre dont l'extrémité la plus fournie en feuillage était tournée du côté du sentier à suivre. Fréquemment le voyage s'exécutait de nuit; on avait besoin alors d'un signe de reconnaissance qui ne s'adressât pas à la vue; le sifflet, trop connu des voleurs ordinaires, fut remplacé par le kochemloschen, air aigu et prolongé que le voyageur prenait pour la voix du hibou ou pour celle des esprits. Quand les bandits étaient tous parvenus au lieu du rendez-vous, le chef passait l'inspection des armes; on chargeait les schelles ou pistolets; les mots d'ordre étaient donnés pour l'attaque comme pour la retraite; des torches, que l'on ne devait allumer que tous à la fois, passaient de main en main, et la colonne s'avavançait dans le plus profond silence.

« Le capitaine marchait en tête, armé d'un levier, son bâton de commandement. Après lui on traînait le bélier : c'était une poutre de douze pieds de long, machine classique dont on se servait pour renverser les portes et les murailles. Venaient ensuite des officiers subalternes, portant les autres outils du métier, qu'ils appelaient clamones, et enfin les simples soldats de la bande, armés jusqu'aux dents comme tout le monde. Ils avaient le visage noirci, soit pour n'être pas reconnus, soit plutôt pour persuader qu'ils étaient du voisinage, quoique réellement ils ne fussent peut-être jamais venus dans l'endroit où le vol devait se commettre. Parvenus au bout du village, dans lequel nous supposons qu'une maison était le but de l'attaque, ceux qui connaissaient la localité s'assuraient d'abord des cloches et des chiens de nuit. On entourait ensuite la maison d'un cordon militaire; puis, sans aucune notification de se rendre, une clameur épouvantable révélait tout d'un coup la présence et les intentions de l'ennemi. Les torches, subitement allumées, brillaient comme des météores dans les ténèbres, et le bélier était lancé contre la porte principale au bruit d'une décharge de mousqueterie dirigée contre les fenêtres.

« Ce début étourdissait les propriétaires de la maison condamnée, tandis que les habitants des autres maisons de la ville barricadaient

leurs portes, éteignaient leurs lumières et se cachaient dans leurs caves, sans qu'on pût trop incriminer leur faiblesse, attendu que les bords du Rhin, presque toujours désolés par la guerre à cette époque, étaient parfois subitement le théâtre d'escarmouches militaires entre des partis en campagne, dont la maraude restait ou semblait ignorée par tactique même. Aussi la porte, nullement défendue, céda-t-elle bientôt aux coups du bélier. A ce moment, tout bandit qui hésitait à franchir le seuil était impitoyablement massacré par le chef. La maison prise, hommes, femmes et enfants, étaient garrottés et enveloppés dans des matelas ou des tapis; on illuminait tous les appartements depuis le grenier jusqu'à la cave, et le pillage commençait.

« Malheur aux pillés si le butin était au-dessous des promesses du baldever! ni serments, ni protestations, ne pouvaient convaincre les voleurs que le vrétendu trésor n'existait que dans la malice du juif. La proie une fois faite, le capitaine rassemblait ses limiers. On tuait les blessés quand survenait une alarme, d'après ce principe que les morts ne parlaient plus. Des forces supérieures menaçaient-elles la retraite, on l'opérait militairement, avec succès même, sous la fusillade des troupes régulières. Si la victoire n'était pas inquiétée, les bandits allumaient un feu de joie, et se remettaient en marche, en secouant leurs torches en l'air, avec des cris épouvantables; mais à peine revenus au lieu du rendez-vous, ils éteignaient toutes les lumières en même temps, reprenaient un silence de mort, et, se séparant en petites bandes, s'évanouissaient comme de mauvais esprits dans les ombres de la nuit.

« La bande de Jean Bosbeck pénétra une nuit dans le bourg de Mulheim, sur le Rhin, dans la juridiction de Hesse-Darmstadt. Leur visite était si peu attendue, que la femme du maître de la maison, qui se trouvait être un pasteur luthérien, au premier bruit du bélier tonnant contre la porte, réveilla son mari, en lui disant qu'on venait sans doute le chercher pour un malade. Pithahen, c'était le nom du pasteur, met la tête à la fenêtre et reçoit aussitôt une volée de balles.



Pithahen prend son fusil, riposte; l'assaut n'en continua pas moins, et le bélier ayant fendu un des panneaux de la porte, en un moment toute la troupe fut dans la maison. On garrotta les domestiques, on les enferma dans une écurie. Pithahen et sa femme restèrent seuls.

« Le courageux pasteur n'ignorait pas le danger, mais il se battait pour sa femme : c'était tout dire. La porte de l'escalier était encore debout; il ne cessa, par une petite ouverture supérieure, de fusiller les bandits que ses munitions ne fussent épuisées. « A la porte de derrière! s'écria-t-il alors; fuis, ma chère femme, appelle nos voisins. » Aucun ne bougea. La porte de l'escalier cède à son tour... « Que vous faut-il? dit Pithahen aux voleurs. — Ton sang!... — Eh bien! il ne coulera pas seul!... » Le pasteur était acculé dans sa chambre; déjà les voleurs entraient, et ils voyaient Pithahen, un doigt sur la détente, les couchant en joue : « Sauve-toi par la porte, derrière le lit, dit-il à sa femme; je te gagnerai une minute ou deux. » Après un moment d'incertitude, un cri de désespoir, M<sup>me</sup> Pithahen obéit et disparaît. « En avant! en avant! se disaient les voleurs les uns aux autres; mais aucun n'avança. Alors le pasteur fit feu, et, s'élançant par la petite porte, la referma sur lui. La femme était évanouie dans le grenier; il la prend dans ses bras, descend avec elle au moyen d'une échelle heureusement oubliée depuis le matin, et la dépose de l'autre côté du mur d'une cour extérieure. Au moment où il allait mettre pied à terre, un jeune apprenti le retint, et, en se débattant, le pasteur fut terrassé par une vedette dont les cris attirèrent toute la bande de ce côté.

« Parle avant de mourir, lui crie-t-on; où sont tes clefs, ton argenterie, ton argent? parle, chien! » Un homme le frappe au visage; son sang coule. « Est-ce loyal? » demanda aussitôt Pithahen au capitaine. Jean Bosbeck, tout brutal qu'il était, reste surpris d'admiration. « Non! dit-il, Hersen, voici pour t'apprendre à frapper sans attendre les ordres de ton chef. » Et il renverse le voleur d'un coup de bâton. Pithahen donne tous les renseignements; puis il ajoute : « Maintenant, soyez hommes de cœur et ne me faites pas

languir. » Le chef, au lieu d'égorger le pasteur, donna l'ordre de la retraite. Un murmure d'indignation se fait entendre; mais Bosbeck, suspendant son bâton à son épaule, met son poignard entre ses dents, prend un pistolet dans chaque main et promène sur sa troupe des regards féroces. Les voleurs défilèrent lentement et en silence, Bosbeck le dernier.

« Fetzer, non moins célèbre que Bosbeck et qui commandait la bande de Neuss, usait d'une tactique différente. Un voyageur égaré frappait à la porte au milieu de la nuit, où une pauvre fille, à la voix douce et argentine, suppliait, par le trou de la serrure, quelque publicain endormi de lui vendre un peu de vin pour sa mère malade. Si la porte s'ouvrait au voyageur ou à la jeune fille, la maison était au même instant remplie d'hommes armés, qui bientôt l'avaient dévalisée de fond en comble. Point de bruit, point de danger; Fetzer même était si bon vivant, qu'il força maintes fois ses victimes à banqueter avec lui jusqu'à l'aurore, Il fut exécuté à Cologne. Au moment de mourir : « Ah! si j'étais libre pour deux heures seulement! dit-il au prêtre. — Et que feriez-vous, mon fils? — Je commettrais le plus beau vol dont on ait encore ouï parler... (Le prêtre frémit) pour laisser de quoi payer la pension de ma fille aux Ursulines de Cologne. »

« Mais Shinderhannes, lui, est le seul brigand du Rhin dont le type rappelle l'idéal que Schiller a rêvé dans son drame. Il lui arrivait souvent, par des calculs d'une stratégie pieuse, de choisir les croix qu'on plante dans les cimetières pour battre la porte des maisons. Ce bélier de forme mystique plaisait à l'imagination des protestants qui étaient enrôlés dans sa bande ou charmaient les voltairiens par l'exagération de son impiété; il aimait encore à faire danser les juifs en plein champ, aux sons de la guitare, sans doute après avoir soulagé leurs membres du poids de leurs ceintures.

« Le brigand du Rhin, comme José Maria, était particulièrement chéri des femmes, avec cette différence néanmoins dans la fortune des deux drôles que José Maria, pensionné de Ferdinand VII, est resté céli-

bataire et impuni sur le chemin de Saragosse à Barcelone, où il escortait naguère les voitures publiques avec autorisation de la police, tandis que Shinderhannes, légalement marié et père de famille, est mort décapité à vingt-cinq ans. L'un et l'autre, en Espagne et dans le Nassau, n'ont pas moins également revêtu leur profession de ces supériorités distinctives qui font du métier de bandit un art exceptionnel et privilégié; ils escaladaient en vrais chats les murailles perpendiculaires des forteresses, arrachaient des barres de fer avec un tour de main, couraient aussi vite que les chevaux, nageaient dans l'eau froide sans gagner le plus petit rhume et tombaient d'un clocher sur le glacie de leur prison sans se rompre les os. Par malheur, la célébrité de José Maria se réduira devant l'histoire, aux yeux de laquelle tout se réduit, à la ruine de quelques muletiers, au martyre des courriers d'ambassade, à la séduction des pastourelles de la Carolina; notre Shinderhannes, lui, a séduit les jeunes filles, pillé les diplomates, moulu les postillons; mais, pendant six années, il a été pris quatre fois et quatre fois délivré; il a battu des corps d'armée, turlupiné des gendarmes, octroyé des passe-ports à tout le continent, — et il est mort guillotiné! C'est un homme complet.

« Une fois en ménage, au lieu de camper dans les débris d'un burg, de détrousser les passants lui-même et de s'endormir à la lueur des torches que des sentinelles allumaient en demi-cercle devant son chevet, Shinderhannes nomma des lieutenants; il tint maison. Parcourant à sa fantaisie les innombrables châteaux qui hérissent les bords du fleuve du Taunus jusqu'à Cologne, il y jouissait de la vie en paladin, en burgrave et en faune, avec sa compagne et ses intimes, tantôt déclamant Werther, tantôt buvant du Rudesheim, ou bien accordant des sauf-conduits qu'on payait dix florins pièce. Le roman de M<sup>me</sup> Shinderhannes vaut d'ailleurs le roman de son mari.

« En visitant le Dos-du-chien (Hundsrück), défilé sombre où les sapins du mont Tonnerre se dressent en voûte, le brigand du Rhin rencontra Julie Blasius, qui oublia sa famille pour suivre son amant. Elle prit des habits d'homme, galopa dans les forêts, se battit avec

les gendarmes. Aujourd'hui, sous le titre et avec les grâces d'une comtesse, elle donnait le ton aux habitués des eaux de Wiesbaden, jetait l'argent par la fenêtre, et présentait dans les salons Shinderhannes pour un baron suédois; demain, coiffée de la toque à la husarde et la carabine sur l'épaule, elle remontait lestement les hauteurs de Soneck, et jonchait sa route de ces branches qui étaient le doigt indicateur et les bornes militaires de la troupe de son mari. Shinderhannes était né à Hastatten, en 1779, d'une famille obscure et misérable. Dans son enfance, il fut publiquement fouetté, et ce châtement, qui fit de Rousseau un grand artiste, exaspéra tellement le jeune Belge qu'il résolut de se venger, par une guerre implacable, de l'affront qu'il avait reçu. Les circonstances de son arrestation excitèrent un intérêt d'autant plus vif, qu'à la même époque la falsification des billets de banque de Vienne, entreprise par une société de juifs et de négociants de Hambourg, de Francfort et d'Altona, avait jeté l'épouvante dans le commerce du nord de l'Allemagne. On venait aussi de découvrir à Gènes une association fameuse de faux monnayeurs qui, profitant des événements politiques de l'Italie, exploitait le numéraire du midi de l'Europe, depuis la Suisse jusqu'à Florence. Le brigand du Rhin fut arrêté à Francfort dans la maison du chirurgien comme il venait s'y faire panser de la morsure d'un chien de garde. Le propriétaire de cet animal, dont la maison avait été envahie par les bandits, les ayant poursuivis d'assez près, remarqua que son chien mordait au poing leur chef, qu'il crut reconnaître pour Shinderhannes, et fit sa déclaration au bourgmestre. Il fut aussitôt prescrit, par avis secret, aux chirurgiens de la ville de livrer au magistrat tout homme mordu au poing qui réclamerait le secours de leur art. La prise de Shinderhannes eut pour résultat l'arrestation de cent soixante-trois hommes de sa bande; mais les plus déterminés remontèrent le cours du Rhin, se grossirent dans leur retraite d'une foule de déserteurs de l'armée autrichienne, et rejoignirent les brigands de la Marg, qui ont rendu si célèbres jusqu'à nos jours les montagnes de la Forêt-Noire.

« Shinderhannes montra, dans le courant des débats, une anxiété extrême pour le sort de Julie Blasius et de son enfant. L'amour dont il estimait ces deux complices involontaires de sa fortune émut le tribunal et la foule, qui avait témoigné pour le bandit une pitié extraordinaire depuis son emprisonnement. Julie fut condamnée à une simple réclusion de deux années, et un cordonnier de Mayence demanda qu'on lui permit de confondre l'enfant du brigand du Rhin avec les siens. Quant à Shinderhannes, il subit sa peine comme il avait répondu à ses juges, en prenant une énorme quantité de tabac. L'exécution eut lieu sous les murs de la ville, en dehors de la Porte-Neuve, au bout de Hundsgasse. Dix-neuf bandits passèrent par les mains du bourreau avant leur chef, qui semblait ne regretter plus que ses cheveux blancs.

« Si vous montez à Neider-Ingelheim, sur la rive gauche, vieux bourg où se trouvait le palais de Charlemagne aux cent colonnes de granit et de marbre, et si, les yeux fixés sur le Rheingau, par un clair de lune tel que maintenant, vous entendez un chant plaintif s'élever des vignobles de la rive droite, par-dessus Bieberich, prêtez l'oreille. Le cri d'une âme damnée passe dans l'air. C'est la complainte de mort du bandit. »